

Pollock
Une oeuvre de désespérance
***Pollock*, États-Unis 2000, 119 minutes**

Maurice Elia

Numéro 213, mai-juin 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59195ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

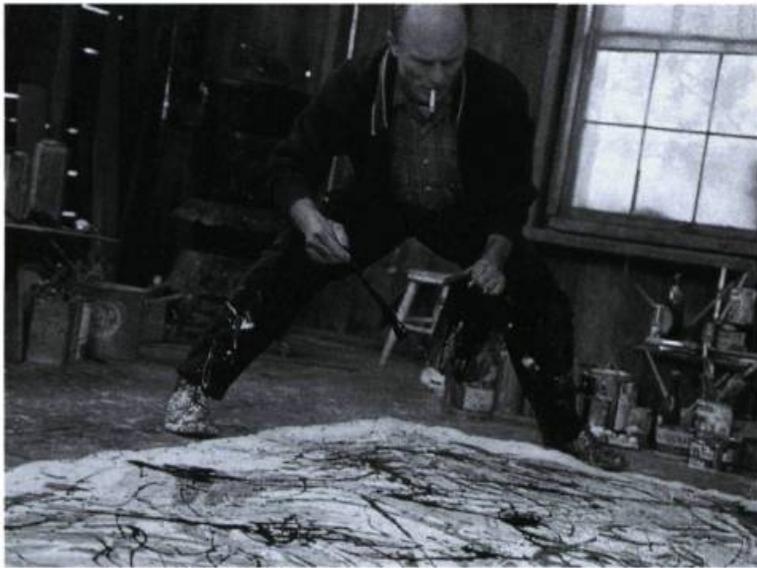
Elia, M. (2001). Compte rendu de [Pollock : une oeuvre de désespérance / *Pollock*, États-Unis 2000, 119 minutes]. *Séquences*, (213), 50–50.

POLLOCK

Une œuvre de désespérance

Le film qu'Ed Harris a pris une dizaine d'années à mettre en plan, puis en train, se présente, par le biais de la biographie d'un peintre célèbre, comme une réflexion sur l'inconfort de la vie, sur la perception des contradictions liées à toute existence humaine, sur le refuge doré que peut constituer, pour certains, l'art dans son état le plus pur. Ce bonheur dans la création, considéré par certains comme inconcevable (ou contre nature), prend avec **Pollock** une dimension telle qu'on a l'impression, en fin de projection, qu'avec la mort de l'artiste, le sens de l'humain, dans sa définition la plus vaste, a abandonné notre planète.

Pour s'être exposé à ceux qui l'entourent, pour avoir osé s'abreuver de plaisirs nés de sa seule inspiration, enrichis de sa propre création, Jackson Pollock a creusé d'incourtournables malentendus qui ont heurté son entourage et l'ont blessé moralement. En laissant le risque conduire la plus grande partie de son



Plaisirs nés de l'inspiration

existence, l'artiste s'est sans doute réservé le beau rôle, et le personnage a permis à Ed Harris de réaliser un exploit similaire, presque calqué sur son modèle.

Au cours de la soirée du Nouvel An, Pollock urine impunément dans la cheminée de Peggy Guggenheim. Il est vrai que les invités sont tous des snobs de la pire engeance et qu'il les méprise tous. En fait, qui ne méprise-t-il pas, cet homme *déraisonnable* ? Toutes les institutions passent dans la terrible moulinette de sa critique : les amitiés, les familles, les relations conjugales, l'amour quel qu'il soit, la critique d'art, les artistes eux-mêmes et, en passant, les cinéastes. (Harris voulait-il faire un clin d'œil à ceux – à quelques-uns d'entre eux en tout cas – qui l'ont dirigé tout au long de sa carrière d'acteur ?) Ils le méritent tous selon lui, et la leçon pourrait presque être humaniste, si on l'envisageait sous un certain angle. Or, Harris ne nous donne pas de justification à cette hargne universelle qui finit par l'obséder. En fait, on ne nous parle

pas dans **Pollock** de la genèse de son amour pour la peinture, ni de la maladie qui l'a conduit à l'hôpital psychiatrique, ni des raisons qui lui ont permis de le quitter.

Mais tous ces détails sont-ils vraiment nécessaires ? Harris, dont c'est ici le premier film en tant que réalisateur, laisse une part importante à l'ambiguïté de son personnage, une zone d'ombre, un *no man's land* qui sied bien à l'existence de celui qui crée. Ce dernier sait la difficulté d'être dans un monde, n'importe lequel. Tout lui semble tour à tour indifférent, incompréhensible, hostile, même meurtrier. Dépeindre la pénombre dans laquelle le personnage se meut n'est pas une tâche aisée, autant la réinventer pour en faire une pénombre cinématographique. En sautant de scène en scène, en évitant de donner à chaque séquence un rythme propre, **Pollock** devient une œuvre de désespérance imprégnée çà et là d'un maussade mal du siècle, fait de fausses rencontres, de conversations évidées, de solitudes qui n'en finissent pas de prendre à la gorge. Et on espère, en spectateurs touchés par la contagion, que le tunnel finira par déboucher à l'air libre.

Ed Harris acteur est un Pollock touchant. À l'écran, on le voit faire ses propres peintures, dans le style de l'artiste, ne cherchant à l'imiter que dans ses attitudes, dans son discours.

On le sait, les cinébiographies (surtout celles d'artistes) sont des exercices périlleux. Ce danger est encore plus significatif lorsqu'à la vie du personnage n'arrivent à se greffer que quelques détails biographiques minimes, en tout cas cinématographiquement parlant. Ed Harris cinéaste contourne l'écueil en procurant à son film une existence propre, faite d'images tavelées, à la fois menaçantes et sereines, où règne la vie dans tout ce qu'elle a d'étriqué, presque de médiocre, de mesquin. Et aussi d'ouvert à l'imagination, comme une toile de Jackson Pollock.

Maurice Elia

États-Unis 2000, 119 minutes – Réal. : Ed Harris – Scén. : Barbara Turner, Susan Emshwiller, d'après le livre *Jackson Pollock: An American Saga* de Steven Naifeh et de Gregory White Smith – Photo : Lisa Rinzier – Mont. : Kathryn Himoff – Mus. : Jeff Beal – Son : Scott Breindel, Daniel Gaber – Déc. : Mark Friedberg, Peter Rogness – Cost. : David C. Robinson – Int. : Ed Harris (Jackson Pollock), Marcia Gay Harden (Lee Krasner), Amy Madigan (Peggy Guggenheim), Jennifer Connelly (Ruth Klingman), Jeffrey Tambor (Clement Greenberg), Bud Cort (Howard Putzel), John Heard (Tony Smith), Val Kilmer (Willem de Kooning), Stephanie Seymour (Helen Frankenthaler), Tom Bower (Dan Miller) – Prod. : Fred Berner, Ed Harris, John Kilik – Dist. : Blackwatch Releasing.